

PREMIERE PARTIE : LA DECOUVERTE ; LE COMLOT

CHAPITRE PREMIER

Palais de l'Élysée. Milieu des années 2000

Le Président n'aimait pas trop ce genre de situation.

Quand il en avait fini de gérer les petits arrangements politiques et les arbitrages entre ministres, il aimait bien prendre un peu de repos dans le calme de ses appartements privés de l'aile Est du Palais.

Ce huit pièces de 260 m² était son petit havre de paix. Il l'avait meublé dès sa prise de fonction en allant piocher librement dans les réserves du Mobilier National de France comme cela était de coutume pour les nouveaux locataires de l'Élysée.

Il avait même fait appel à ce créateur français si connu pour concevoir les différents luminaires de sa pièce de repos, comme il l'appelait. Une pièce qui regroupait un grand téléviseur 16/9ème, un gros canapé confortable et des pièces de mobilier plus luxueuses les unes que les autres.

Ce soir-là, sa femme n'était pas présente. Il fallait avouer que leurs relations étaient actuellement un peu tendues pour diverses raisons mais principalement pour l'intérêt notoire que le Président avait pour les assistantes et les journalistes qui lui tournaient autour. Elle avait décidé de rejoindre les appartements du Roi de Rome, une suite privée de 130 m² située sous les combles de l'aile ouest. Cet aménagement avait été décidé et mis en œuvre sous la présidence de Jacques Chirac afin de pouvoir y loger dignement la Première dame et son personnel. Sa position diamétralement opposée à celle des appartements de son mari avait de quoi faire sourire dans le contexte morose actuel dans lequel se trouvait le couple présidentiel.

Le chef d'État était donc seul et avait décidé de se relaxer en lisant un livre. Il était 23 h 30 et il espérait pouvoir dormir plus de quatre heures cette nuit, ce qui ne lui était pas arrivé depuis plusieurs semaines.

Et alors qu'il attaquait un passage haletant du chapitre de son polar, le Secrétaire général de l'Élysée vint le déranger en personne ce qui, à cette heure-ci, ne présageait rien de bon

Il l'informa que le Chef de l'État-major des Armées souhaitait lui parler au téléphone.

Un mauvais pressentiment le saisit alors qu'il prenait possession du combiné relié à la ligne sécurisée présidentielle.

Le ton au bout du fil était grave.

Quand le Président emprunta l'ascenseur menant aux profondeurs de l'Élysée, il ne s'était pas encore remis de la discussion téléphonique qu'il avait eue avec le Général Fustier une heure auparavant.

Il avait décidé d'organiser sans délai un Conseil de Défense dans la pièce la plus secrète du Palais : le PC Jupiter.

Car l'Élysée n'était pas seulement un bâtiment somptueux qui rappelait aux chefs d'États étrangers en visites diplomatiques que la France était un pays à l'histoire riche.

C'était également un bâtiment totalement opérationnel dans le cadre de la force militaire française.

Le PC Jupiter en était la pierre angulaire.

Commandé et construit sous les ordres du Président André Lebrun en 1940 durant la « drôle de guerre » et caché 70 m sous terre, il était à ses origines un bunker qui pouvait protéger le Président en cas d'attaque aérienne. C'est en 1978 que Valéry Giscard d'Estaing décida d'y faire installer le poste de déclenchement de la dissuasion nucléaire française. C'était depuis le lieu des Conseils de défense les plus confidentiels de la Nation.

Cet ensemble de petits bureaux et d'une salle de réunion à la taille minuscule était décoré de différentes cartes du monde épinglées sur des murs gris aluminium. Un décor austère pour des décisions souvent difficiles à prendre.

Le Conseil de défense était déjà constitué de personnes triées sur le volet et choisies par le Président.

Le premier ministre était arrivé de Matignon en moins de 30 minutes.

Les ministres de la Défense et de l'Intérieur étaient également présents.

Le Chef de l'État-major, le Général de brigade et le Capitaine de vaisseau s'étaient installés, quant à eux, à l'extrémité de la table à proximité d'un écran large.

Le Président s'assit face à eux, en position de chef de famille, comme il aimait à le faire. Après une courte introduction, il passa immédiatement la parole au Général Fustier.

Ce dernier était un militaire à la carrière prestigieuse. Nommé par le Président actuel, il approchait la soixantaine et avait le teint gris de ceux qui ne dormaient pas beaucoup. D'un naturel peu chaleureux, il avait l'air d'être aujourd'hui d'une humeur massacrante.

Il prit une inspiration et annonça d'un ton grave : « Messieurs, je suis désolé d'être la personne qui doit vous annoncer cette terrible nouvelle, mais nous allons vivre la plus grande épreuve que l'humanité ait jamais connue. Je vais vous expliquer pourquoi et comment. ».

Il se tourna alors vers le téléviseur qu'il alluma en pressant une touche de la télécommande se situant à côté de son ordinateur portable.

A cet instant apparut à l'écran le visage de Michel Mérens, Président du Centre National d'Études Spatiale (CNES), qui se trouvait en salle de réunion sur le site de Toulouse.

L'exposé avait été assez long mais étonnamment limpide dans sa conclusion. Les personnes autour de la table étaient les premières personnes à avoir confirmation que tout avait une fin, mais cette dernière allait arriver bien plus rapidement qu'ils ne l'avaient imaginé.

Après l'introduction succincte du Général Fustier, le Président du Centre National d'études Spatiale avait pris la parole.

Héritage du positionnement si particulier de la France dans le monde bipolaire provoqué par la Guerre Froide, le CNES avait été voulu et mis en œuvre par le Général de Gaulle. De retour au pouvoir en 1959, l'auteur de l'appel du 18 juin souhaitait en effet repositionner la France dans l'échiquier mondial.

Un certain nombre de grandes décisions avaient été prises et la création d'un Établissement Public dédié à l'Espace avait permis de prendre part aux grandes manœuvres lancées par les Russes et les Américains dès la fin de la 2ème guerre Mondiale.

Intégré à présent au programme spatial Européen ESA dont la France était le premier contributeur financier historique, le CNES avait participé à de grandes réussites telles que la mise au point des lanceurs de satellites ARIANE.

Mais la chute du mur de Berlin avait entraîné la fin de la Guerre Froide et la conquête de l'Espace ne revêtait plus une importance capitale. Les budgets alloués à la recherche spatiale s'étaient donc tassés et des mutualisations s'étaient mises en œuvre entre États Européens afin de partager le coût astronomique des missions.

Malgré cette réalité, certains objectifs stratégiques avaient été conservés, et la mise en orbite du Télescope Orbital CoRoT (Convection, Rotation et Transits planétaires) avait eu lieu le 27 décembre 2006.

C'était de ce projet ambitieux dont parlait Michel Mérens devant le Conseil de défense du PC Jupiter, projet dont le but était de mettre en orbite autour de la Terre un satellite nouvelle génération et d'une puissance encore inégalée.

Imaginé dès 1994, ce programme avait deux missions principales :

- l'analyse des mouvements sismiques des étoiles,
- la recherche d'exoplanètes.

Des missions militaires plus confidentielles avaient également été intégrées secrètement à ce programme comme cela était de coutume dans ce type de projet spatial.

Et le moins que l'on puisse dire, c'est que les résultats avaient dépassé les objectifs de manière spectaculaire et cela dès les premières utilisations.

D'une voix blanche, Michel Mérens commentait les images qui illustraient le mieux ses propos.

A la vue de ces clichés, le Président sentit son estomac se nouer à mesure qu'il comprenait l'étendue du problème. Il n'avait pas vraiment saisi les formulations scientifiques utilisées par le Général Fustier une heure plus tôt lors de leur conversation téléphonique. Ce qu'il avait devant les yeux était bien plus grave. C'était même catastrophique. Il se mit alors à regarder un à un les visages des personnes autour de la table.

Ces Énarques et ces Militaires étaient les représentants de certaines des institutions les plus importantes de l'État.

Et pourtant, ce qu'il voyait sur ces visages était l'expression d'une des émotions la plus ancestrale et primale qui soit : la peur.

Comme l'avait indiqué Michel Mérens, la découverte avait vraiment été un coup de chance même si l'expression n'était pas tout à fait appropriée confessa-t-il.

Le télescope CoRoT avait été mis en orbite par un lanceur Soyouz le 27 décembre 2006 et mis en route quelques jours plus tard, le 17 janvier 2007 exactement.

Les premiers essais réalisés sur le satellite consistaient à tester l'imagerie de ce dernier en visant un point aléatoire de la voûte céleste. Les résultats avaient alors créé la panique dans l'équipe dédiée à l'analyse des données émanant du télescope spatial. Des variations de luminosité laissant penser à une défaillance du capteur optique avaient mis en effervescence les scientifiques. Mais après des analyses poussées, ils s'étaient finalement rendu compte que ces différences de contrastes énormes étaient en fait les premiers signes d'une réalité stupéfiante.

Michel Mérens était lui-même subjugué par ce qu'il décrivait.

Car tout tendait à prouver que le télescope CoRot avait détecté, dès sa mise en route et par le plus grand des hasards, qu'un astéroïde énorme était entré dans notre système solaire depuis plusieurs années sans que cela puisse être détecté par aucun des outils d'observations humains en fonctionnement jusqu'alors. Et la taille de cet objet cosmique était ahurissante. Il avait une taille similaire à celle de la Terre.

Cette information, à elle seule, allait faire l'effet d'une bombe dans le milieu de l'astronomie et des médias. En effet, le fait de retrouver une exoplanète errant dans l'espace et rentrant dans notre système solaire était une possibilité scientifique connue mais dont la probabilité était quasiment nulle. Qu'elle fasse par ailleurs une taille monstrueuse était encore plus étonnant.

Mais ce n'était pas tout puisque ce géocroiseur avait une autre particularité bien plus « intéressante » en terme astronomique : les premiers calculs laissaient à penser que sa distance minimale d'intersection de l'orbite terrestre était nulle.

Pensant générer l'émoi au sein du PC Jupiter, Michel Mérens se rendit compte en voyant les regards interrogatifs des participants que son jargon était obscur pour les non-initiés. Il précisa donc en d'autres mots ce que cela voulait dire : La collision entre cet objet et la planète bleue était à première vue inéluctable. Et l'impact serait catastrophique. La Terre serait détruite dans une explosion faramineuse dégageant une énergie phénoménale comme seuls les phénomènes cosmiques pouvaient en générer.

Afin d'illustrer l'ampleur du terme *catastrophe*, Michel Mérens souhaita alors donner des ordres de grandeur et affirma que d'après les calculs théoriques, un objet d'un diamètre de 70 m pouvait détruire une mégapole tandis qu'une extinction massive telle que celle des dinosaures serait atteinte dès 2 km de diamètre.

Dans notre cas de figure, le diamètre de notre visiteur stellaire était de quelques 12 000 km.

Et l'impact était prévu en 2026.